

turgies en l'honneur des dieux, élevé des monuments, donné du pain aux jours de disette, des banquets publics aux jours de réjouissance? Pour ces objets, qui étaient alors de première nécessité, le maigre budget de la ville n'avait point de chapitre; on comptait sur la bourse des riches. Même dans la démocratique Athènes, le peuple pouvait abaisser, jalouser, exiler les riches; il fallait cependant qu'il eût soin de ne pas les trop décourager; il fallait qu'il payât leurs munificences par du pouvoir, des honneurs, des statues, des couronnes sur la tête et des chlamydes sur le dos, par beaucoup d'applaudissements et beaucoup de gloriole. C'était entre la république et les riches, entre la mendicité et la vanité, un échange où celle-ci payait de son argent, celle-là de ses hommages et de ses votes. L'or du riche allait au pauvre, les suffrages et les *viva* du pauvre allaient au riche.

Il ne fallait pas seulement des riches dans une république grecque; il fallait encore des gens éloquents, car la race hellénique n'était pas faite pour se borner à la satisfaction de l'appétit et des yeux. Qui n'était pas assez opulent pour gagner le peuple par l'éclat de ses chorégies ou de ses liturgies tâchait d'être assez homme de génie pour le gagner par l'éclat de sa parole. Les Grecs avaient besoin de harangues comme de pain et de spectacles. Et pour ceux qui leur donnaient des harangues, comme pour ceux qui leur donnaient des spectacles et du pain, ils avaient des honneurs, des applaudissements, des statues, des couronnes, du pouvoir. Le même trafic qui se faisait avec l'argent se faisait avec l'éloquence. Pas plus au génie qu'à la fortune il n'était permis de vivre dans l'égoïsme et dans la retraite. Riches d'argent et riches d'esprit payaient les uns

comme les autres; les uns comme les autres étaient récompensés, et le peuple satisfaisait ainsi les besoins de son intelligence comme ceux de ses yeux et de son estomac. La cité vivait, à la condition d'être pour ses citoyens un objet d'ambition et d'amour; à ce compte-là, bien des monarchies modernes ne vivraient guères.

Seulement, qu'un beau jour le cœur des riches ou des gens d'esprit vint à se refroidir; que leur ambition s'éteignît; que les couronnes, les chlamydes et les statues leur devinssent insipides; que le pouvoir leur apparût comme un ennui et une dépense bien plus que comme un honneur: dès lors, non-seulement plus de fêtes, plus de chorégies, plus de monuments, plus de banquets, plus de harangues, mais aussi plus de gouvernement. Nul n'aurait plus été sénateur ou magistrat que par force; pour éviter de l'être, on eût dissimulé ses richesses ou l'on eût quitté son pays. — Et la cité fût morte.

Mais que pouvait devenir sous l'empire romain la cité grecque ainsi constituée? Si l'empire éteignait cette ambition et ce patriotisme, la cité périssait, et l'empire lui-même devait périr, comme l'homme meurt quand ses membres meurent. On tâcha donc de ramener quelque chose de ce patriotisme et de ces ambitions locales. Sans doute le théâtre en fut moins élevé, la république locale ne fut plus que l'humble vassale de la grande république romaine; l'archontat dans Athènes, la stratégie à Thèbes, honneurs jadis politiques, ne furent plus que de simples honneurs municipaux. « N'oublions pas, » dit Plutarque, au moment même où il vient de se laisser aller à l'illusion des souvenirs, « n'oublions pas que les villes grecques n'ont plus ni armées à diriger, ni paix à conclure, ni tyrans à renver-

ser... Ce n'est plus le cas pour nos magistrats de se dire comme Périclès, prenant sa chlamyde : « Souviens-toi, « Périclès, que tu commandes à des hommes libres et à des « Athéniens ! » Il faut, au contraire, se dire : Tu commandes, mais tu es commandé. Tu gouvernes une ville sujette. Il te faut porter la chlamyde plus étroite ; du lieu où tu sièges (στρατήγιον), il te faut regarder le tribunal du proconsul ; au-dessus de ta tête couronnée tu as les sandales du magistrat romain. Fais comme l'histrion qui, tout en parlant avec la majesté de son rôle, penche l'oreille vers le souffleur et ne dit pas un mot de plus que ce qui lui est permis de dire... Autrement tu n'aurais pas seulement les sifflets à craindre, mais

Le glaive redouté qui fait tomber les têtes...

C'est ainsi que Pardalus a péri, qu'un autre a été relégué dans une île... Nous rions des enfants qui s'amuse à chausser les souliers de leurs pères ou s'afublent de leurs couronnes. Ils ressemblent à certains magistrats de nos villes qui, venant follement rappeler aux peuples certaines œuvres, certaines entreprises, certaines actions de leurs pères, très-peu à la mesure du temps présent, leur font faire des choses dignes de risée. Encore les suites en sont-elles peu risibles pour eux, à moins que, par dédain, on ne les épargne... Il faut donc, si grand qu'on soit par le cœur et les souvenirs, se faire petit par prudence. Parlons de Platée et de Marathon, mais tâchons de ne pas offusquer César, et ayons toujours à Rome, aux pieds du maître, quelque puissant patron pour notre république, qui prenne au besoin sous sa tutelle les actes de notre libre gouvernement<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Plutarque, *Reip. gerendæ præcept.*, p. 813, 814.

Mais, cette humble confession une fois faite, faut-il s'interdire toute ambition? Athènes et Thèbes ne sont plus des villes souveraines, mais ce sont toujours des villes libres; elles ne font plus la paix et la guerre, mais elles font leurs lois, leurs monuments, leurs magistrats. Mieux vaut, comme disait César, être le premier dans une bourgade que le second à Rome. Il est encore une certaine gloire à jouer, à prix réduit et dans une modeste agora, le rôle de Périclès et de Solon; à continuer, à propos d'un budget municipal contrôlé par le proconsul, la vie parlementaire de l'ancienne Athènes; à avoir sa statue en face du Prytanée, bien que le Prytanée ne soit plus qu'un hôtel de ville; à faire des harangues comme Démosthène, bien que moins puissantes que celles de Démosthène, et, Athènes ne fût-elle qu'un village, à être le grand homme de son village. Le besoin de distinction chez le riche, le besoin de succès chez les orateurs, le besoin de fêtes pour tout le peuple, le besoin de harangues pour ceux qui les entendent et surtout pour ceux qui les font, rien de tout cela, chez les Grecs surtout, n'était usé.

En voulez-vous la preuve? Voyez, non-seulement dans les pays de langue grecque, mais même en Occident, où la vie politique n'avait ni les mêmes stimulants, ni les mêmes souvenirs, quels sacrifices on faisait pour gagner un peu d'importance, de popularité et de bonne renommée municipale. Lisez les inscriptions qui constatent ce que des hommes dont le nom est demeuré parfaitement inconnu ont dépensé pour la cité et les hommages que leur a rendus la cité reconnaissante. Ils lui ont élevé des temples, des bains, des théâtres, des amphithéâtres; ils lui ont donné des jeux, des banquets publics, des fondations pour les

orphelins. Ce ne sont pas seulement les hommes qui se sont montrés si libéraux ; parfois les femmes ont payé la gloire d'un sacerdoce et d'une statue aussi cher que les hommes ont pu payer la gloire d'une couronne et d'une place dans le sénat municipal. Ce ne sont pas seulement les vivants, ce sont les morts. On lègue une rente à la cité, pour avoir chaque année un sacrifice funèbre ou un beau festin en l'honneur de ses mânes. Pline, qui se donne pour pauvre, a cependant dépensé onze cent mille sesterces pour sa chère ville de Côme. Plus tard, le rhéteur millionnaire Hérode Atticus fera pour toute la Grèce plus que Pline ne fit pour la ville de Côme ; il se serait amusé à couper l'isthme de Corinthe si l'empereur eût voulu permettre à un particulier de rendre au public un service aussi grandiose. Et, avec tout cela, les discours ne faisaient pas faute. Qui ne pouvait payer de son argent payait de sa langue, étudiait l'éloquence sous les grands maîtres, haranguait, plaidait, allait en députation auprès du proconsul, auprès de César. Sauf les discours qui ne nous manquent pas, avons-nous jamais autant fait, en nos plus beaux jours de liberté et d'ambition parlementaire, pour gagner les suffrages et l'estime de nos concitoyens, que faisaient, en ce siècle de servitude, les sujets opprimés de l'absolutisme romain ?

Et nos concitoyens à leur tour se seraient-ils montrés aussi reconnaissants ? Chaque ville et chaque bourg tenait à honorer ses grands hommes et ses bienfaiteurs ; pour celui-ci, c'était une place d'honneur au théâtre, une place d'honneur aux banquets publics ; pour celui-là, un ponce d'eau dans sa maison<sup>1</sup> ; pour ce mort, une sépulture

<sup>1</sup> *Ut aquæ digitus in domo ejus flueret.* Orelli, 4047.

honorable, des sacrifices annuels, un repas funèbre et 2000 sesterces pour ses obsèques.

Il y avait souvent, dans ces hommages rendus ou reçus, de la délicatesse d'un côté, de la modestie de l'autre. — Le sénat irait en cortège au-devant de cet orateur qui a plaidé avec succès la cause de la république ; mais on sait que cet hommage serait importun à sa modestie ; on aime mieux voter des hommages qu'il ne pourra refuser, car ils s'adresseront à son père. — Ailleurs une statue a été offerte, elle a été refusée. On l'a votée de nouveau, mais on l'a votée secrètement et, pour que le refus ne fût pas possible, le décret n'a été publié que lorsque la statue était déjà prête. — Cette réciprocité de services et de récompenses, cette sensibilité de la cité au bien qui lui était fait, du citoyen à la reconnaissance de la cité, ne témoigne-t-elle pas d'un certain éveil dans les esprits, d'une certaine activité de la vie commune, d'un certain esprit public<sup>1</sup> ?

La vie de l'homme politique municipal n'était donc pas une vie sans intérêt, ni sans fortunes diverses. L'homme politique, dans les villes grecques, c'était et c'avait toujours été le rhéteur. Le rhéteur grec, comme le rhéteur latin, était bien souvent un parleur à vide, un homme qui, pour l'amour de l'art, dans son école ou sur la place publique, improvisait, sur le premier sujet venu, des banalités retentissantes. Seulement, sous Trajan, son rôle commença à grandir. En reprenant les traditions d'Auguste, en réprimant l'arbitraire des proconsuls, en sanctionnant les libertés municipales, en laissant se relever le patriotisme local, Trajan relevait surtout, sur les deux rives de l'Archipel, le patriotisme grec et la rhétorique grecque. Le

<sup>1</sup> Voy., sur tout ce qui précède, la note à la fin de l'ouvrage.

rhéteur grec, dans ses *déclamations* quotidiennes, s'essaya aux sujets nationaux, rappela les gloires du passé, les grandes guerres et les grands débats, interdits aujourd'hui, aux cités helléniques. Sa ville lui fut reconnaissante, elle l'écouta dans les délibérations de cette agora municipale, flatteuse encore pour les souvenirs du patriote et pour l'imagination du rhéteur. Elle le fit archonte ou stratège, elle lui ouvrit la vie politique. Cette vie, dont Plutarque nous donne la théorie, ne laissait pas que d'avoir des embarras : on était entre le peuple et le proconsul, rude étau ! l'un qui voulait trop de liberté, l'autre qui n'en eût permis aucune ; l'un qui vous ordonnait de beaucoup agir, l'autre qui détruisait toutes vos œuvres ; l'un qui commandait la dignité et l'énergie, l'autre qui imposait la prudence et le respect ; l'un qui, au besoin, vous faisait accuser, vous jetait des pierres, vous exilait, vous pillait ; l'autre qui, averti par quelque adversaire vaincu, pouvait envoyer pour le reste de ses jours dormir sur le rocher de Sisyphe le magistrat d'une ville alliée (comme on disait à Rome), pour avoir voulu faire le Philopœmen ou le Thrasybule. Entre les deux, que de soins Plutarque recommande à son élève en politique ! Faire un peu de bruit au dedans pour plaire au peuple ; n'en pas faire du tout au dehors, pour ne pas réveiller le proconsul endormi ; avoir des poumons, de l'éloquence, de l'indépendance, de la hardiesse, mais tout cela en famille, sans que le tapage dégénérât en violences que Rome ne tolérerait pas ; relever, si on pouvait, la liberté hellénique, mais sans l'exagérer ni « l'exposer à se voir enchaînée<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Καὶ τοῦτο τῆς πολιτικῆς ὡσπερ τέχνης, μέγιστον ἠγεῖσθαι καὶ κάλλιστον. *Reip. gerendæ præc.*, p. 824.

par le cou quand elle l'était déjà par la jambe.» Le chef-d'œuvre de la science politique, c'est d'empêcher la sédition<sup>1</sup>.

Mais quelquefois aussi le rhéteur s'élevait plus haut et devenait ami de César. Quand il avait un grand renom de beau parleur, et que sa ville, ayant à solliciter ou à se défendre, le députait à César, César, touché de cette illustre renommée littéraire que la Grèce lui envoyait, accueillait, écoutait, applaudissait le grand orateur et le renvoyait honoré et satisfait dans sa ville satisfaite. Le rhéteur devenait dès lors entre César et la cité un intermédiaire agréable à celui-là, utile à celle-ci ; à Rome, citoyen romain, chevalier, consul ; dans son pays, recevant toutes les statues dorées et toutes les chlamydes imaginables ; répondant de sa ville à César et conciliant à sa ville la faveur de César ; séduisant l'un et gouvernant l'autre ; conduisant sa ville dans une voie de liberté modeste, restreinte, mais au fond patriotique ; l'ennoblissant et la pacifiant ; réconciliant sa liberté avec l'absolutisme du prince et la défendant contre l'absolutisme du proconsul. Les empereurs intelligents n'étaient pas toujours fâchés de contre-balancer le proconsul par le rhéteur<sup>2</sup>.

Dion Chrysostome nous offre le type d'une de ces

<sup>1</sup> Κράτιστον δὲ προνοεῖν, ὅπως μηδέποτε στασιάζωσι. Voyez aussi, dans les *Actes des apôtres*, le discours du scribe (γραμματεὺς) d'Éphèse à ses concitoyens, qu'il avertit de « remettre les affaires qui les occupent à une assemblée régulière, de ne pas empiéter sur la juridiction du proconsul, et que leur présente assemblée peut être taxée de sédition, attendu qu'on n'en peut alléguer aucun motif admissible. » XIV, 58-40.

<sup>2</sup> Voy. les vies des rhéteurs dans Philostrate. *Vit. sophist.* Les premiers qu'il mentionne ne sont guère plus anciens que Trajan. — Isée, Assyrien (Plin., *Ep.*, II, 3 ; Juvén., *Sat.* III ; Suidas, in *Is.* ; Philostr., I, 20, 22) ; — Scopelianus, Grec d'Asie, semble avoir été le premier rhéteur qui ait improvisé. Il vivait sous Domitien et Trajan. (Phil., I, 21), — Timocrate, d'Héraclée, dans le Pont. (*Ibid.*, I, 25.)